

Dictée du lundi 4 juin 2018 : texte de Maurice Genevoix

Une belle route au bord du coteau, large, droite, plantée de très vieux **acacias**.

Le soleil se levait juste au bout, dans un **azur** pâle et blond. Ses **rais allègres**, d'un jet de flèche(s), traversaient de légers nuages qu'ils **exaltaient** de flammes roses. Ces nuages montaient, baignés d'une fraîcheur ardente, peu à peu s'effaçaient et fondaient, se volatilisaient dans le rayonnement bleu du ciel. La naissante lumière bondissait et vibrait en **trilles**, comme un vol d'alouettes innombrables.

Il pédalait d'un essor soutenu, et rythmait son élan d'une chanson fredonnée, toujours la même sans que jamais il l'eût choisie. La cadence en était franche et vive, et déroulait sa trame, sans malice, avec les coups de pédale(s) circulaires. [...]

Des **silex** giclaient sous ses roues, cailloux de Loire poudreux dont la tranche soudain apparue **ruisselait** comme d'un glacis mouillé. Sans descendre, les muscles bandés, il gravissait au flanc de la levée un raidillon couturé de ravines.

Un souffle large et frais lui coulait au visage ; la vallée **s'éployait**, lumineuse, un infini de ciel et d'eau, **vivifié(e)*** de vent libre et d'allègres courants.

Au pied de la levée s'arrondissait un cirque herbu, troué d'une mare où se renversaient dans le bleu des **fûts** dorés de peupliers. Près de la mare, **accotée** au talus, une cabane de pêcheurs laissait déborder à son seuil des nasses **d'osier rouge** (l'osier rouge est bien une espèce d'osier), des verveux qui séchaient au soleil ; des perches en faisceau(x) s'appuyaient aux planches du toit.

Un peu plus loin la Loire coulait, froncée au passage du vent de moires rapides plus bleues qu'elle-même, et qui la ternissaient comme la buée d'une haleine une vitre. [...]

En se penchant, on voit nager au fond des gardonneaux musards, de petites brèmes pareilles à des écus d'argent ; on voit des algues mollement balancées, un peu plus loin une coquille de moule, un peu plus loin encore une tache vaguement blanchissante, un tesson de faïence tombé là on ne sait comment. [...]

La grève se peuple de flâneurs. Depuis la culée du pont, sur la lande, des silhouettes se suivent à la file, disparaissent un instant derrière les touffes d'osier. Il y en a de minces qui prestement sautent au bas du talus, d'autres, solides et prudentes, qui s'assoient et dévalent sur les fesses. Dès qu'elles sont sur la grève immense, elles s'apétissent toutes, se réduisent toutes à de minces formes noires dont on voit tricoter les pattes, à des fourmis processionnaires.

[Maurice GENEVOIX . La boîte à pêche. Paris : Grasset, 2005)

- « vivifié » : ce participe s'accorde avec « infini de ciel bleu » qui reprend l'image de la vallée (il faudrait supprimer la , entre eau et vivifié)
- **OU « vivifiée » : dans ce cas, on accorde avec « la vallée ».**

✂ Pourquoi le singulier dans "en quelques coups de pédale"?

Dans cette logique, on y voit donc un équivalent de "quelques coups (sur la) pédale", en définitive, ce qui justifierait l'utilisation du singulier.

La vérité m'oblige à dire que j'ai trouvé les deux orthographes **pédale** / **pédales**.

Cette expression est très employée pour des clubs cyclistes ou des associations de promenades...

Dictée : correction

1. On écrit **côte**, mais **coteau**.
2. plantée : adjectif accordé avec le nom route auquel il se rapporte.
3. On écrit **un acacia** ; on peut être indûment tenté de redoubler le c de quelques mots commençant par le son [ak] suivi d'une voyelle ; **retenez les plus courants** : acabit, acacia, académie, acajou, acariâtre, acarien, acolyte, acoquiner (s'), acouphène, acoustique, acuité, acuponcture (ou acupuncture).
4. Ne confondez pas l'adjectif **pâle** (terne, blême) et le nom féminin **pale** (petite vanne ; partie d'une rame ou d'une hélice ; linge couvrant le calice).
5. Ne confondez pas les homonymes **rai** (n. m. : rayon), **rets** (n. m. : filet) et **raie** (n. f. : rayure ; poisson, sillon), **rez** (= tout contre ; à ras de, au ras de ; au niveau de) à rez-de-chaussée.
6. **allègre**, adj. : vif, gai, plein d'entrain (en parlant d'une personne) ; qui rend gai (en parlant d'une chose).
7. **exaltaient** : veillez à ne pas mettre de h après le x ; verbes en exh- : **exhaler**, exhausser, (**pas exaucer / exaucer une prière**) exhéréder, exhiber, exhorter, exhumer.
8. Lorsqu'un nom est employé comme adj. de couleur, il est invariable ; fauve, écarlate, mauve, pourpre et rose constituent des exceptions. (**cf. FICHE**)
9. **baignés** : p. passé apposé au nom nuages avec lequel il s'accorde.
10. **trille**, n. m. : battement rapide sur deux notes, réalisé par une voix ou par un instrument de musique.
11. **essor**, n. m. : élan d'un oiseau s'envolant ; cf. s'essorer : prendre son envol.
12. subj. commandé par la locution conjonctive sans que.
13. apparue : ce p. passé employé sans auxiliaire s'accorde comme un adjectif, en genre et en nombre, avec le nom "tranche" qu'il accompagne.
14. **glacis**, n. m. : pente douce, talus ; couche de peinture transparente appliquée sur les couleurs sèches d'un tableau afin de les harmoniser et de les faire briller.
15. Ne confondez pas **flanc** (côté) et **flan** (crème).
16. **couturé**, ée, adj. : qui est marqué de cicatrices, de coutures.
17. **ravine**, n. f. : petit ravin ; rigole que creusent les eaux de ruissellement.
18. On écrit **frais**, mais **fraîche**, fraîcheur, fraîcheur, fraîcheur, fraîcheur.
19. **époyer** : déployer.
20. **herbu**, ue, adj. : où l'herbe abonde.
21. se renversaient : accord du verbe avec le sujet fûts qui est postposé.
22. On écrit un **fût**, mais une **futaie**.
23. **accoter** : appuyer sur le côté ; le p. passé est ici accordé avec le nom cabane auquel il se rapporte.
24. Ne confondez pas **pêcheur** (celui qui s'adonne à la pêche) et **pécheur** (celui qui commet des péchés) : le premier a pour féminin pêcheuse, le second pécheresse.
25. **nasse**, n. f. : panier de pêche en osier ou en métal.
26. **verveux**, n. m. : filet de pêche en forme de cône ; verveux est aussi un adjectif signifiant qui est en verve, qui a de la verve.
27. **faisceau**, n. m. : ensemble de choses longues, semblables, liées les unes aux autres.
28. toit : notez que ce nom ne prend pas d'accent circonflexe.
29. **moire**, n. f. : chatoiement, reflet.
30. elle-même : l'adjectif indéfini même est toujours lié au pronom personnel qui le précède par un trait d'union.
31. Ternissaient a pour sujet qui, c'est-à-dire moires.

32. **gardonneau**, n. m. : petit gardon ; le gardon est un petit poisson d'eau douce qui est comestible.
33. **musard**, arde, adj. et n. : qui flâne, cf. muser, musarder.
34. **brème**, n. f. : poisson d'eau douce au corps plat. En langage familier, c'est une carte à jouer.
35. **pareilles** : adjectif accordé avec le nom brèmes qu'il qualifie ; veillez à ne pas employer pareil comme adverbe, à la place de pareillement (= tournure familière).
36. **mollement** : on forme généralement l'adverbe à partir du féminin de l'adjectif, auquel on ajoute -ment (mollement = molle + -ment).
37. On pourrait lire **balancer**.(infinitif)
38. Ne confondez pas **tache** (surface sale) et **tâche** (travail). (^nécessaire pour distinguer les deux orthographes)

39. **tesson**, n. m. : débris d'une poterie ou de bouteille.

40. **la grève** :

Étymologie

(Nom 1) de grave ou grève attesté en ancien français du (XIIe siècle). Du latin populaire *grava, « sable, gravier », probablement d'origine gauloise. Ce mot d'ancien français préserve deux significations distinctes : 1) une formation rocheuse de galets roulés, de graviers et(ou) de sable, éventuellement déplaçable pour aménager une voie ou assécher une route 2) une vaste étendue, plage ou lande, au soubassement composé principalement de ces géo-matériaux. Ainsi par extension le terme apparaît dans la micro-toponymie des plages de sable, des landes ou des dunes sableuses, des successions de terrasses aux sols graveleux (les Graves en Gironde). Il n'est pas exclu que ces formations plus ou moins imposantes soient aussi influencées par le verbe ancien français graver, dans son sens second de gravir (le premier sens renvoyant à un déplacement ou enlèvement de matière, par exemple "graver la cire").

(Nom 2) 1° hypothèse (1805) : De faire grève, se tenir sur la place de Grève en attendant du travail, près de l'Hôtel de Ville à Paris, De l'ancien français greve

2° hypothèse : De formes dialectales de l'ancien français grievie, du latin populaire grevis, au sens de "conflit, dommage", ayant aussi engendré l'ancien français grief. Notons que grevis est la forme altérée de l'adjectif latin classique gravis, au sens de "lourd, pondéreux.

41 : qui s'assoient : voir fiche conj du verbe assoier.

42 : s'apetissent :

- APETISSER, verbe trans.

Rare, vx. / Synon. plus usité, rapetisser.

I.- Emploi trans. Rendre plus petit. Cette figure est trop grande, il faut l'apetisser (Ac.1835-1932).

♦ Apetisser un manteau. „On dit plus ordinairement rapetisser.`` (Littré). Anton. élargir, allonger.

II.- Emploi pronom. Devenir plus petit, se faire plus petit, se rapetisser :

Ex : "La grève se peuple de flâneurs (...) des silhouettes se suivent (...) Dès qu'elles sont sur la grève immense, elles s'apetissent toutes, se réduisent toutes à de minces formes noires dont on voit tricoter les pattes, à des fourmis processionnaires." (M. Genevoix, La Boîte à pêche,1926, p. 165.)

43 : des fourmis processionnaires.

L'AUTEUR : Maurice GENEVOIX (1890-1980)

Descendant d'un ancêtre genevois catholique ayant fui la Genève calviniste vers 1550-1560 pour rejoindre la Creuse, et dont le patronyme prend alors un X final, Maurice Genevoix est issu d'une famille de médecins et pharmaciens par sa lignée paternelle.

Il naît en 1890 à Decize, dans la Nièvre, à 35 km en amont de Nevers.

Un an plus tard, ses parents migrent à Châteauneuf-sur-Loire pour reprendre une affaire familiale, un « magasin » réunissant une épicerie et une mercerie. Il puisera de cette période la plupart des souvenirs évoqués dans *Trente mille jours* et *Au cadran de mon clocher*. Il tiendra pour un privilège d'avoir passé son enfance dans une bourgade rurale d'avant 1914. Son frère René naît en 1893.

Alors qu'il n'a que douze ans, sa mère meurt le 14 mars 1903 d'une attaque d'éclampsie. De cette perte, il gardera une éternelle déchirure qui transparaîtra dans plusieurs romans, comme *Fatou Cissé* ou *Un Jour*. Le veuvage de son père le laisse esseulé. Il trouve cependant un réconfort sur les bords de la Loire où il passe son temps libre et où il puisera l'inspiration de ses futurs écrits (*Rémi des rauches, la Boîte à pêche, Agnès, la Loire et les garçons*).

Études :

Déclaré deuxième du canton au certificat d'études (il avait été reçu premier ex-aequo au vu des résultats, mais fut déclaré deuxième par le jury qui posa des questions aux deux ex-aequo, jusqu'à ce que l'un d'eux, et ce fut Genevoix, ne puisse répondre à une question, (quelle rivière sépare la France et l'Espagne ?), il entre interne au lycée Pothier à Orléans. Il découvre alors « l'encasernement, la discipline, les sinistres et interminables promenades surveillées. » Il retracera cette période de sa vie dans *l'Aventure est en nous*.

Puis il entre pensionnaire au lycée Lakanal à Sceaux, où il est khâgneux durant trois années (1908-1911). Il est admis à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm. Il effectue une des deux années de service militaire, comme le permettait alors le statut particulier des jeunes Français admis aux grandes écoles. Il est affecté à Bordeaux, au 144e Régiment d'infanterie. Il entre ensuite à l'École normale supérieure et, deux ans plus tard, présente son diplôme de fin d'études supérieures sur « le réalisme dans les romans de Maupassant ». C'est à cette période qu'il envisage une carrière littéraire.

Il est alors cacique de sa promotion. Il lui reste à accomplir une dernière année d'études universitaires pour se présenter à l'agrégation et aborder une carrière universitaire. Il pense alors à se faire nommer comme lecteur dans une université étrangère pour connaître des formes de cultures originales, mais également afin de disposer de temps pour écrire.

La guerre :

Il est mobilisé lors de la Première Guerre mondiale, le 2 août 1914, et sert comme sous-lieutenant dans le 106e régiment d'infanterie, dans la 8e compagnie jusqu'en octobre 1914, puis dans la 7e compagnie depuis novembre 1914.

Le 25 avril 1915, Maurice Genevoix est grièvement blessé dans des combats à Rupt-en-Woëvre près de la colline des Épargés.

Il est soigné sept mois durant, conduit d'un hôpital à l'autre : Verdun, Vittel, Dijon, puis Bourges. Il doit peut-être en partie sa survie à sa remarquable condition physique. Les blessures reçues au bras et au flanc gauche le marquèrent pour le restant de sa vie. Il est réformé à 70 % d'invalidité et perd l'usage de la main gauche.

Il retourne alors à Paris où il assure un service bénévole à la Father's Children Association, logeant à l'École normale. Le nouveau directeur de l'école, Gustave Lanson, lui propose de reprendre ses

études afin de présenter l'agrégation. Maurice Genevoix refuse afin d'entreprendre la rédaction de son témoignage de guerre.

La rencontre des Vernelles :

Gravement atteint de la grippe espagnole en 1919, il retourne chez son père dans le Val de Loire, retrouvant le village de son enfance. Après avoir été écrivain de guerre, il entreprend la peinture du pays de Loire.

En 1927, tirant parti du prix Goncourt décerné pour *Raboliot* (1925), il rachète une vieille mesure au bord de la Loire à Saint-Denis-de-l'Hôtel, au hameau des Vernelles « une vieille maison, rêveuse, pleine de mémoire et souriant à ses secrets. » Il y passe un premier été avec le chat Rroû, période dont il tirera un roman du même nom. Après la mort de son père en juillet 1928, il s'y installe en 1929, pour un premier séjour de vingt ans. C'est dans cette maison, dans un bureau donnant sur la Loire, qu'il écrira la plupart de ses livres.

Le 25 août 1937, il épouse Yvonne Louise Montrosier, médecin originaire d'un village proche de Saint-Affrique, qui mourra l'année suivante. Il apprend la déclaration de guerre française alors qu'il est en voyage au Canada. De juin 1940 à début 1943, il quitte les Vernelles, en zone occupée, pour s'installer en Aveyron, chez ses beaux-parents. Il y écrit *Sanglar* (rebaptisé plus tard *La Motte rouge*), un épisode romanesque des guerres de religion, dont l'épigraphe d'un moine de Millau évoque à mi-mot l'Occupation : « **c'était un temps fort calamiteux et misérable** ».

Il épouse le 27 février 1943 Suzanne Neyrolles (1911-2012)²⁷, veuve, déjà mère d'une fille prénommée Françoise, puis rejoint les Vernelles, qu'il retrouve saccagées. **En 1944** naît sa fille, **Sylvie**.

L'Académie française :

Il est élu sans concurrent à l'Académie française le 24 octobre 1946. Il s'était porté candidat plus tôt la même année au fauteuil de Louis Gillet mais s'était retiré devant Paul Claudel.

Quatre ans plus tard, il s'installe à Paris, ville qu'il apprend à aimer, dans un appartement de l'Institut, quai Conti.

Il devient secrétaire perpétuel de l'Académie française en **octobre 1958**,

De **1958 à 1963**, il rédige personnellement le discours d'attribution à chaque lauréat des grands prix de littérature, du roman, de poésie, ou d'histoire (Grand prix Gobert). Sous son impulsion, l'Académie française affirme sa présence et sa compétence au sein **du Haut Comité de la langue française**, créé en 1966, et du **Conseil international de la langue française**. Sous son autorité, ont été créées les commissions ministérielles de terminologie qui proposaient des équivalents aux termes anglais proliférant dans les vocabulaires scientifiques et techniques. Les propositions étaient soumises à l'Académie des sciences et à l'Académie française avant d'être officialisées par arrêté ministériel (le premier arrêté ministériel date de 1972).

Il démissionne du poste de secrétaire perpétuel de l'Académie en janvier 1974, ce qu'aucun secrétaire perpétuel n'avait plus fait avant lui depuis Raynouard en 1826. À quatre-vingt-trois ans, il pense en effet qu'il a encore d'autres livres à écrire, devant pour cela se démettre de ses fonctions³. D'aucuns verront dans cette démission l'expression de son goût pour la liberté.

La retraite aux Vernelles :

Maurice Genevoix quitte alors Paris pour retrouver Les Vernelles qu'il considère comme son port d'attache. Devenu octogénaire, il écrit régulièrement et publie *Un Jour* (1976), puis *Lorelei* (1978) et *Trente mille jours* (1980). À l'âge de 89 ans, il nourrit encore un projet de roman, traitant du passage de l'enfance à l'adolescence, avec l'intention de mettre en épigraphe une citation de Victor Hugo : « **L'un des privilèges de la vieillesse, c'est d'avoir, outre son âge, tous les âges.** » Il conserve jusqu'à sa mort ses facultés intellectuelles et est même, pendant les dix dernières années de sa vie et jusqu'à sa mort, de 1970 à 1980, le président de la Société des Amis du Muséum national d'Histoire naturelle.

Il meurt d'une crise cardiaque le 8 septembre 1980, alors qu'il est en vacances dans sa maison d'Alsudia-Cansades, près de Jávea (province d'Alicante) en Espagne. Sur sa table d'écrivain, il laisse inachevé son projet de roman intitulé *Vent de mars*, de même qu'un autre projet, *Nouvelles espagnoles*. Il est enterré au cimetière de Passy à Paris.

L'œuvre :

L'ensemble de l'œuvre de Maurice Genevoix procède du témoignage de ce qu'il tient pour mémorable : la vie dans une bourgade de province au bord de la Loire à la fin du xix^e siècle, les premiers mois de la Grande Guerre, les scènes de la nature et de la chasse en Sologne ou au Canada, le quotidien des hommes dans les colonies françaises. Ses livres sont plus souvent des récits que des fictions. Il est généralement présenté comme un écrivain sensible, animé du désir de perpétuer. Il fait appel à sa mémoire sensorielle peu commune, mais chaque ouvrage est précédé d'une minutieuse recherche documentaire.

« **Ceux de 14** » est un témoignage inestimable des horreurs de la Grande Guerre vue par un soldat dans les tranchées. Dans tous ses écrits, il gardera le même souci d'exactitude et de précision dans l'évocation des instants gardés en mémoire. Il se révèle persuadé que toute exagération ne peut qu'affaiblir l'effet de la réalité, et n'aspire qu'à rester un témoin fidèle et scrupuleux⁴¹. Ses lectures l'y avaient préparé : à l'école de Maupassant, comme à celle de Stendhal et de Tolstoï, Maurice Genevoix avait appris la simplicité de la narration.

Sylvie GENEVOIX, née le 17 mai 1944 à Châteauneuf-sur-Loire (Loiret) et morte le 19 septembre 2012 à Paris, est une journaliste française, membre du Conseil supérieur de l'audiovisuel (CSA) de 2005 à 2011. Elle est la fille de l'écrivain et académicien Maurice Genevoix (1890 - 1980) et de Suzanne Neyrolles (1911 - 9 novembre 2012).

De 2005 à 2011, durant ses six années de mandat de Conseiller au Conseil supérieur de l'audiovisuel (CSA), Sylvie Genevoix s'implique dans le développement des télévisions locales, de l'accessibilité des programmes aux personnes avec un handicap visuel et/ou auditif et elle préside la mission langue française et francophonie.

En deuxièmes noces, elle épouse, le 21 septembre 2007, Bernard Maris, économiste, universitaire et journaliste. (il sera tué lors de l'attentat contre Charlie Hebdo, en janvier 2015)

Elle meurt d'un cancer dans la nuit 19 septembre 2012 Paris. Ses obsèques ont lieu cinq jours plus tard, à l'église Notre-Dame-d'Auteuil. Sa mère la rejoint moins de deux mois plus tard.